



Le blanc est un « achrome » inspirant

La Galerie Tornabuoni réunit des œuvres d'une monochromie radicale

Arts

Ce ne sera pas faire injure à ses confrères parisiens que d'affirmer que, depuis un peu plus de quatre ans qu'elle est installée dans la capitale, la galerie d'origine italienne Tornabuoni a sévèrement fait monter le niveau. Peut-être parce qu'elle est implantée avenue Matignon, à quelques pas d'une des meilleures galeries d'art moderne du monde, celle de Daniel Malingue. Mais tant d'autres situées dans le quartier n'en ont cure. Michele Casamonti, le directeur de la galerie Tornabuoni, si. Il s'agit d'ailleurs, selon lui, d'une question de survie : « *La concurrence des maisons de vente aux enchères est telle, dit-il, que si nous ne nous concentrons pas sur les domaines où nous sommes réellement compétents, nous sommes perdus.* » Un marché de niche, donc, et la sienne, c'est l'Italie.

Il avait démarré en fanfare avec, en octobre 2009, une soixantaine de tableaux et quelques céramiques de Lucio Fontana (1899-1968) : Paris n'en avait jamais vu autant dans une galerie. En avril 2010, il donnait une exposition d'anthologie de Alighiero e Boetti (1940-1994). En 2012, il faisait appel à un des grands conservateurs de musées français, Daniel Abadie (on lui doit entre autres la première rétrospective

Dali au Centre Pompidou, mais aussi celle consacrée à Jackson Pollock) pour un accrochage muséal sur le thème du feu. Son avant-dernière exposition était consacrée à Giuseppe Capogrossi (1900-1972) : elle venait directement du Musée Guggenheim de Venise...

Celle qui est à voir aujourd'hui dans sa galerie est de son fait – Michele Casamonti l'avoue presque timidement. Avec l'historien d'art Dominique Stella, il a réuni vingt-quatre artistes de la Pénin-

En France, à la même époque, à part Claude Bellegarde et James Bishop, peu s'y étaient risqués

sule qui ont pour caractéristique d'avoir travaillé, dans les années 1950 et suivantes, le monochrome et notamment le blanc, le plus radical qui soit pour un peintre.

En France, à la même époque, à part Claude Bellegarde et James Bishop, peu s'y étaient risqués. En Italie, ils sont légion. De Vincenzo Agnetti à Nanda Vigo, en passant par Fontana – qui fut à l'origine du « Manifesto Blanco » publié à Buenos Aires, où il enseignait, en 1946 –, il peut prendre la forme d'un tout petit tableau juste

entaillé au rasoir, ou au contraire d'une vallée entière envahie de blanc craquelé, hommage d'Alberto Burri aux victimes du tremblement de terre qui dévasta Gibellina, en 1968. Au mot blanc, Manzoni préférait le terme d'« achrome », et Enrico Castellani évoquait « l'innocente couleur de Zéro », allusion à un groupe radical né en Allemagne, mais que les artistes italiens surent faire fructifier.

On l'oublie parfois, mais Dominique Stella le rappelle utilement dans le catalogue (Forma Edizioni, 184 pages), ces années furent celles du blanc : en 1966, trois ans avant son exposition fondatrice « Quand les attitudes deviennent formes », le curateur suisse Harald Szeemann avait organisé à la Kunsthalle de Berne une exposition intitulée « Weiss auf weiss », qui démontrait que, d'Allemagne aux Etats-Unis, de France en Italie, des artistes, nombreux et pas forcément austères, proposaient à la peinture d'autres voies que celles, tentatrices, et plus dignes, moins immédiatement séduisantes, mais pas moins sensuelles. ■

HARRY BELLET

Bianco Italia. Galerie Tornabuoni, 16, avenue Matignon, Paris 8^e. Tél 01-53-53-51-51. Du lundi au samedi, de 10 heures à 18 h 30. Jusqu'au 13 juillet